

LE

NOUVEAU RÉVEIL

D'ÉPIMÉNIDE,

COMÉDIE-ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

EN PROSE ;

Par MM. ETIENNE ET GAUGIRAN - NANTEUIL ;

*Représentée pour la première fois , à Paris ,
sur le Théâtre de l'Impératrice , le 5 Fé-
vrier 1806.*

Et dédiée à Son Excellence Monsieur M A R E T , Ministre-
Secrétaire d'Etat , grand'cordon de la Légion d'honneur , et
grand'croix de l'Ordre de Bavière.

~~~~~  
Prix, 24 sous.  
~~~~~

A P A R I S ,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces
de théâtre, rue de l'Echelle, N°. 10, au coin de
celle St.-Honoré.

1806.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

EPIMENIDE, Bourgeois de Paris.	M. <i>Vigny.</i>
MORANVILLE, Médecin.	M. <i>Picard.</i>
DUPLAN, Géographe.	M. <i>Picard, j.</i>
FRIZAC, Perruquier à la mode.	M. <i>Valcour.</i>
VALMONT, Colonel de Hussards.	M. <i>Clozel.</i>
LEGRAS, Fournisseur.	M. <i>Walville.</i>
GÉORGET, Domestique d'Epiménide.	M. <i>Armand.</i>
ERNESTINE, Fille de Moranville.	Mlle. <i>Adeline.</i>
Une Jardinière,	Mlle. <i>Amélie Levert.</i>
Troupe de Bateliers et Batelières, Jardiniers et Jardinières de la Rapée.	

~~~~~

*La scène se passe chez Moranville, médecin,  
au Jardin des Plantes.*

~~~~~

Il n'y a d'édition avouée par l'auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

J. Meyer

R504 978 685

LE
NOUVEAU RÉVEIL
D'ÉPIMÉNIDE.

*Le Théâtre représente la chambre à coucher d'Épiménide ;
il est endormi sur son lit.*

SCÈNE PREMIÈRE.
GEORGET, MORANVILLE.

GEORGET.

Eh ! monsieur le docteur, arrivez donc, j'ai eu toute la nuit une peur. . .

MORANVILLE.

Imbécille !

GEORGET.

Imbécille ! parbleu, je le crois bien, un médecin, ça ne craint pas les morts. Encore, passe, si celui-ci l'était tout de bon ; mais depuis hier, feu M. Epiménide ne fait que rêver, que se remuer, que parler.

MORANVILLE.

Que parler !

GEORGET.

Oui, monsieur ; il avait l'air fâché, il était toujours à répéter bête, sot, pécure : on aurait dit qu'il m'en voulait.

MORANVILLE, (*lui tâtant le pouls.*)

En effet, le pouls est élevé, le sang circule plus librement, la respiration est sensible, le teint se colore : tels étaient les indices qui annoncèrent son premier réveil et sans doute il ne tardera pas. . .

GEORGET.

Ah ! vous avez beau dire ; on ne lui souhaitera jamais le bon jour à celui-là ; car il y a plus de six ans qu'il dort comme un bienheureux.

MORANVILLE.

Oui, voilà six ans : c'était en messidor an sept. Malheureuse époque pour moi : j'étais proscrit ; je fus obligé de quitter Paris et de m'aller cacher à la campagne ; tu t'en souviens Georget ; je ne revins que le 19 Brumaire.

G E O R G E T.

Si je m'en souviens ; à telle enseigne qu'à votre retour, il ne vous restait plus de pratiques ; tous vos malades se portaient bien. . . Si M. Epiménide ressuscitait pourtant, il serait bien étonné. il se réveillerait au jardin de plantes, après s'être endormi à la barrière du Roule.

M O R A N V I L L E.

Nous y demeurions alors. Depuis, j'ai été nommé professeur au jardin des Plantes, et nous sommes venus nous y établir. Ce pauvre Epiménide ! les malheurs de la France l'occupaient à un tel point. . . ma persécution lui causa tant de peine, et il eut tellement peur pour lui, qu'il tomba, pour la troisième fois dans l'état fâcheux où nous le voyons encore. . . c'est un si bon homme ! . .

G E O R G E T.

Oh ! oui, c'est un bon homme. . . Il est bien sage, quand il dort.

M O R A N V I L L E.

As-tu toujours soin de lui ?

G E O R G E T.

Soyez tranquille, monsieur : il est traité comme il l'était de son vivant. Il fait ses quatre repas par jour.

M O R A N V I L L E.

Comment donc ?

G E O R G E T.

Reposez-vous sur moi. . . Il n'a pas d'indigestions : je le représente à table.

M O R A N V I L L E.

Ah ! j'entends. . . Mais voici ma fille.

S C E N E I I.

Les Mêmes, E R N E S T I N E.

M O R A N V I L L E.

Bon jour, ma chère Ernestine, je t'attendais.

E R N E S T I N E.

Mon père, j'achevais de colorier ma carte de géographie, d'après le nouveau système européen ; êtes-vous content de mon travail ? voyez.

M O R A N V I L L E.

C'est fort bien ; mais voici l'heure où je dois faire mon cours de botanique, nous allons descendre au jardin des Plantes. . . Tous mes élèves y sont rendus. . . nous avons reçu la collection la plus intéressante d'arbustes étrangers.

G E O R G E T.

Monsieur, vous irez voir les bêtes sans doute ; la mé-

nagerie est toute pleine. J'ai vu hier l'éléphant de Hollande; c'est le mari de Jeannette qui est son cornard.

MORANVILLE.

Allons, tais-toi, bavard. A propos, mon enfant, on vient de m'apporter une lettre de ton prétendu, Legras, fournissenr. Il m'annonce son retour très-prochain. Il ne me parle pas de ses affaires : mais je présume qu'il a dû en faire de bonnes.

GEORGET.

Alors, je ne sais pas par quelle porte il pourra passer. Il était si gros, quaud il est parti. . .

ERNESTINE.

Mon père, avez-vous lu les derniers journaux ? on dit que Valmonty est nommé d'une manière bien honorable.

MORANVILLE.

Je me trompe fort, ou mon ami Legras aura doublé sa fortune dans cette campagne.

ERNESTINE.

Je suis sûr que Valmont reviendra avec deux épauettes.

GEORGET.

Coronel, je l'ai toujours dit.

MORANVILLE.

Nous sortons, Georget; s'il arrivait quelque chose de nouveau à Epiménide, tu aurais soin de me faire avertir à l'instant. Garde-toi bien de lui dire la moindre chose qui puisse troubler ses idées. En le faisant transporter ici, j'ai eu soin de conserver tout l'ancien ameublement de sa chambre à coucher, jusqu'au lit sur lequel le sommeil l'a surpris. Sa position exige les plus grands ménagemens; il faut le préparer avec art au récit de tous les événemens qui se sont passés.

GEORGET, *allant prendre un journal qui est sur la table.*

C'est ce maudit journal du soir qui lui a joué ce mauvais tour. Il le lisait chaque jour avant de se coucher. Il en aura un fier paquet à lire pour se mettre au courant.

MORANVILLE.

Allons, finiras-tu ? Sur-tout, s'il vient à s'éveiller, garde-toi bien de lui parler nouvelles, ou je te chasse sans pitié. *(Il sort avec Ernestine.)*

SCENE III

GEORGET, *seul.*

Il faut avouer pourtant que j'ai là une condition bien douce. Point de courses à faire, point de gronderies à essayer, point de coups à recevoir. Ah! mon dieu! que les valets seraient heuteux, si les maîtres dormaient tou-

jours ! . . Diable , il va être dix heures , et je sens que M. Epiménide a envie de déjeuner . . . Qu'est-ce que je lui servirai aujourd'hui ? un morceau de pâté . . . tiens , il sourit . . . il est un peu gourmand , le cher homme . . . Et une tranche de jambon , qu'en dites-vous ? (*Il dispose le tout sur une table.*) Oui , oui . Il me fait signe que oui . (*Il appelle.*) Georget ! Georget ! — Monsieur ? — Mon ami , décoiffe cette vieille bouteille de Volney . — Oui , monsieur . — Qui est là dans le coin . — Soyez tranquille ; c'est que le bon vin donne du courage ; si on m'en avait fait boire dans la troupe , jamais je n'aurais quitté le service . C'est monsieur Valmont , mon capitaine , qui m'a fait avoir mon congé . C'est dommage : je suis né avec le cœur martial ; car il n'arrive pas un régiment que je n'aille le voir passer . (*On entend le bruit de trompette.*) Tiens , en voilà justement un . . . (*Il ouvre la fenêtre.*) Ah ! mon dieu ! je ne me trompe pas ; c'est le régiment de M. Valmont qui arrive de l'armée ; il marche à la tête . . . Il est coronel ! . . nous ne croyions pas si bien dire . . . Comme ça va faire plaisir à Mlle. Ernestine ! je m'en vas bien vite descendre pour lui dire bon jour , et l'avertir que nous demeurons maintenant dans ce quartier-ci . . . Un petit moment , M. Epiménide , je remonte , je me mets à table , et vous déjeûnerez . (*Il sort.*)

S C E N E IV.

EPIMÉNIDE , (*seul. Il pousse un profond soupir, se réveille et se lève.*)

Ah ! il doit être bien tard ; car il me semble que j'ai dormi d'un profond sommeil , un peu agité cependant . . . J'ai fait un rêve pénible . C'est ce diable de Suwarow qui me trottait dans le tête . . . D'après le journal du soir , il a passé la Trébia , il marche sur Gènes . . . Voilà nos frontières menacées . . . (*Il appelle.*) Georget ! Georget ! . . d'un autre côté , l'intérieur va encore plus mal . . . Ce qui s'est passé hier soir sur la terrasse des Feuillans . . . Georget , mon déjeuner . . . Ah ! ne nous fâchons pas , il l'a servi d'avance , (*il se met à table.*) Oh ! oh ! voilà un déjeuner qui ressemble à un dîner . . . (*Il mange.*) Oui , notre position est bien cruelle . . . Au dehors une foule d'ennemis , au dedans point de loix . . . point de mœurs . . . Buvons un coup . Et ce club du manège me cause une inquiétude . . . mais chût , les murailles parlent . . . Enfin cet honnête Moranville est obligé de fuir pour une bagatelle . . . Pauvre France ! qui te rendra au bonheur ! impossible . . . Il faudrait un siècle ou des miracles . . . Il y aurait bien un homme ,

mais il est si loin ! .. séparé de sa patrie par des mers couvertes d'Anglais. . .

SCENE V.

Le MÊME, GEORGET.

GEORGET.

C'est bon ! c'est bon ! allons nous mettre à table, (*apercevant Epiménide.*) Ah ! mon dieu, qu'est-ce que je vois !

EPIMÉNIDE.

Eh ! bien ; que signifie tout ce bruit ? .. qu'as-tu à crier ! qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

GEORGET.

De nouveau. . . (*à part.*) Ah ! diable il ne faut pas lui dire... M. le docteur me l'a bien défendu.

EPIMÉNIDE

Que fais-tu là, planté comme une statue ? tu ouvres de grands yeux.... Parleras-tu ?

GEORGET

Monsieur, c'est que...

EPIMÉNIDE

C'est que...

GEORGET

C'est que... je vous souhaite le bon jour. (*à part*) Comme il mange. (*Haut*) Il paraît que vous avez passé une bonne nuit ?

EPIMÉNIDE

D'où viens-tu ? de bavarder dans le quartier ? de me compromettre ? Tu n'avais pas la patience d'attendre que je fusse éveillé.

GEORGET

Ah ! sans reproche, monsieur, je vous ai attendu assez long-tems.

EPIMÉNIDE

Enfin, pourquoi es-tu sorti ?

GEORGET

J'étais devant la porte, monsieur ; je regardais passer un régiment qui arrive de Vienne.

EPIMÉNIDE

Comment, de Vienne ! Ah ! oui, de Vienne en Dauphiné, c'est possible.

GEORGET.

En Dauphiné.

EPIMÉNIDE

Ah ! ça, c'est aujourd'hui mardi, jour de la décade.

GEORGET *à part.*

Il est bon, avec sa décade. (*haut.*) Monsieur, vous vous trompez, c'est aujourd'hui dimanche.

ÉPIMÉNIDE

Dimanche ! est-ce que tu te moques de moi ; c'était hier nonidi ; je crois en vérité que ce drôle-là est ivre.

GEORGET.

Mais , monsieur , regardez plutôt , voyez tout le monde qui va à la messe ?

ÉPIMÉNIDE.

Chût !

GEORGET *à part.*

Ah ! mon Dieu , voilà une nouvelle qui m'est échappée !

ÉPIMÉNIDE.

Tu veux donc me faire arrêter , coquin ?

GEORGET, *à part.*

Le pauvre cher homme , il a peur ! Il se croit encore au tems où il s'est endormi.

ÉPIMÉNIDE.

Il faut que je sorte , et que je passe au Bureau central , pour parler en faveur de ce bon Moranville. . . (*à Georget*) Eh ! bien , où est mon perruquier ? Je t'avais dit , hier. . . .

GEORGET, *à part.*

Toujours hier.

ÉPIMÉNIDE.

De le faire venir de bonne heure , il n'arrive pas.

GEORGET

Parbleu ! je le crois bien qu'il n'arrive pas , il est mort.

ÉPIMÉNIDE.

Quoi ! ce pauvre Gaspard est mort ! Voilà une fin bien subite.

GEORGET.

Oui , monsieur ; (*à part.*) il n'est resté que deux ans malade. Mais je cause , et je manque aux ordres de monsieur le docteur.

ÉPIMÉNIDE.

J'en suis fâché , c'était un honnête garçon très au fait de ce qui se passait , bon politique , faisant la barbe à bien des gens en place ; c'était mon journal du matin.

GEORGET.

M. puisque vous voulez sortir il y a justement le coiffeur d'une belle dame qui reste ici à côté , je viens de le voir monter et je vais lui dire qu'il vienne vous donner un coup de peigne.

ÉPIMÉNIDE,

Vas , vas , dépêche-toi.

(9)

GEORGET (*à part.*)

Ma foi, je suis bien aise de m'en aller, car il est impossible de parler à un homme qui ressucite au bout de six ans, sans lui apprendre quelque chose de nouveau. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

EPIMENIDE, *seul.*

Ah! ah! qu'est-ce que j'aperçois, une carte géographique, voyons un peu, je ne serai pas fâché d'étudier la position de nos armées. (*Il regarde sur la carte.*) Heim.. Royaume d'Italie, Royaume de Bavière, Empire de France? C'est bien ancien. . . Comment cette carte se trouve-t-elle là? Ce n'est pas celle de la République Française; c'est une carte du tems de Charlemagne.

SCÈNE VII

Le même, FRIZAC.

FRIZAC, *habillé d'une manière élégante, mais un peu ridicule, à la cantonnade, en gasconnant.*

Eh! Georget! dites à mon cavriolet qu'il attende.

EPIMENIDE, *à part.*

Une visite en cabriolet. . . . (*à Frizac.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer.

FRIZAC.

Moussu, je. . . . (*à part.*) Quelle tête on me propose d'adoniser!

ÉPIMÉNIDE.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

FRIZAC (*allant chercher une chaise*).

Moussu, mettez-vous sur ce siège.

ÉPIMÉNIDE.

Ah! vous vous moquez, je n'en ferai rien.

FRIZAC.

Il faut pourtant bien que vous vous assoyez.

ÉPIMÉNIDE.

Après-vous.

FRIZAC (*à part*).

Sandis! quel original! . . . (*Haut*). Puisque vous le voulez. . .

É P I M É N I D E.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

F R I S A C.

Moussu, je suis artiste, votre domestique Georget. . .

É P I M É N I D E.

Ah! combien je suis confus! le coquin, le misérable. Recevez toutes mes excuses: je lui dis de m'aller chercher un perruquier, et il m'amène un artiste.

F R I S A C (*relevant ses manches et tirant un peigne d'un étui de maroquin rouge*).

Justement, je suis artiste en cheveux, je vais arranger votre coëfure.

É P I M É N I D E (*à part*).

Quoi! c'est-là un perruquier? je ne reviens pas de ma surprise. . . il est plus élégant que ses pratiques.

F R I S A C.

Ah! moussu, il paraît qu'il y a long-tems que vos cheveux n'ont été coupés, commé je n'ai pas le tems aujourd'hui, demain j'émècherai ceux de la huppe, je combinerai ceux des faces, et je vous masserai cette nuque de la manière la plus antique.

E P I M E N I D E (*à part*).

Quel jargon: (*Haut*) Dites-moi, citoyen, quel tems fait-il?

F R I S A C

Moussu, il tombe un peu de neige.

E P I M E N I D E

On ne conçoit plus rien aux saisons: de la neige en messidor.

F R I S A C (*à part*).

Jé vois cé qué c'est: cet homme a le cerveau dérangé; il est un peu timbré.

E P I M E N I D E

Et la politique, qu'en dites-vous?

F R I S A C.

Je n'en parle pas. D'ailleurs, que dire? on ne peut plus mentir, les choses vont. . .

É P I M É N I D E.

Un beau train, n'est-ce pas?

F R I S A C.

On en fait tant, on en fait tant, que la France né'est jamais trouvée. . .

ÉPIMÉNIDE.

Dans un pareil état.

FRISAC.

Enfin, l'imagination ne saurait aller plus loin.

ÉPIMÉNIDE.

Ce serait difficile. Je brûle de savoir ce qui s'est passé hier, au Conseil des Cinq-Cents.

FRISAC, *à part*.

Définitivement, c'est un fou qui est en pension chez le docteur.

ÉPIMÉNIDE.

Est-ce fini?

FRISAC.

Dans la minute, moussu, et je m'esquive pour aller chez une belle dame de la cour.

ÉPIMÉNIDE (*à part*).

De la cour! . . il extravague. (*Haut*). C'est que je veux aller lire les journaux au café du Roule.

FRISAC.

Diable! moussu, il paraît que vous aimez l'exercice, vous allez prendre votre café bien loin.

ÉPIMÉNIDE.

Eh non, mon chcr, ce n'est qu'à deux pas d'ici.

FRISAC.

Sandis, quels pas! du Jardin des Plantes au faubourg Saint-Honoré.

ÉPIMÉNIDE (*se levant*).

Dites donc Honoré

FRISAC.

Eh! qu'est-ce que vous me chantez, avec votre faubourg Honoré; moussu, depuis que la France a senti le besoin d'une monarchie. . .

ÉPIMÉNIDE.

Citoyen, quels propos inciviques me tenez vous-là! je suis bon républicain. (*À part*). Il a raison, mais je ne connais pas cet homme-là.

FRISAC.

C'est un fou furieux; serait-ce un accès, décampons; au secours, au secours.

(*En fuyant il heurte Georget qui entre et qui tombe*).

SCENE VIII.

ÉPIMÉNIDE, GEORGET.

ÉPIMÉNIDE.

Quel diable d'homme m'a tu envoyé-là ? ce qu'il m'a dit renverse toutes mes idées.

GEORGET *se relevant.*

Et les miennes aussi.

ÉPIMÉNIDE.

Donne-moi mon habit... Il a l'extravagance de me soutenir que pour aller d'ici au Roule, il faut passer par le jardin des Plantes.

GEORGET.

Je vous défie bien de prendre un autre chemin, vous allez enfilez la grande allée, vous trouverez le Pont-Neuf au bout. . . .

ÉPIMÉNIDE.

Allons, le Pont-Neuf au jardin des Plantes, je crois que tout le monde a perdu la tête ici. Enfin me dire que de ce quartier. . . (*Il va ouvrir la fenêtre.*) Oh ! ciel, me trompé-je, quel est donc ce prodige ? En effet, tout ce que j'aperçois, tout ce que j'entends ne me permet pas de douter que pour la troisième fois de ma vie. . . . Hâtons-nous de sortir et armons-nous de courage pour entendre le récit des nouveaux malheurs que j'ai sans doute à apprendre. (*Il sort.*)

SCENE IX.

GEORGET, (*seul.*)

Ah ! mon dieu, il est à peine éveillé, le voilà qui sort ; on va le prendre pour un somnambule. . . Mais j'entends M. le docteur, eh ! vite appelons-le, M. le docteur, M. le docteur, M. Mortanville ?

SCENE X.

Le même, MORANVILLE, ERNESTINE.

MORANVILLE.

Eh ! bien, qu'est-ce ?

GEORGET.

M. Epiménide. . . .

ERNESTINE

Serait-il éveillé ?

GEORGET.

Je vous en réponds, il est déjà sorti.

MORANVILLE

Comment, tu ne l'as pas retenu ?

GEORGET

Moi, je n'ai pas d'autorité sur lui : quand il dormait à la bonne heure ; au reste ne vous inquiétez pas, il n'est encore qu'à deux pas de la maison.

ERNESTINE.

Ah! mon père, hâtez-vous de courir après lui.

MORANVILLE.

Oui, mon enfant, je vais le rejoindre ; j'éloignerai de lui tous les indiscrets, je lui donnerai une place dans ma voiture, et en visitant mes malades, je lui ferai voir une partie des embellissemens de Paris. Justement voilà monsieur Duplan, ton maître de géographie ; pendant mon absence tu prendras ta leçon. Adieu, ma chère enfant, j'espère bientôt ramener notre ami.

GEORGET.

Monsieur le docteur, j'irai avec vous, n'est-ce pas ? je suis comme M. Epiménide, je n'ai pas dormi, mais je lui ai tenu compagnie, et je mérite bien d'aller voir ces belles choses en voiture.

MORANVILLE

C'est-à-dire derrière.

GEORGET

Monsieur, vous êtes bien honnête, je verrai mieux, dans le fait

(Ils sortent.)

SCENE XI. ;

ERNESTINE, DUPLAN, (*arrivant avec des cartes dans ses poches et deux globes à sa main.*)

DUPLAN

Bon jour, mademoiselle.

ERNESTINE

Vous voilà M. Duplan, vous avez l'air bien fatigué ?

D U P L A N

Parbleu ! mademoiselle, on le serait à moins, je porte les deux hémisphères depuis le quai des Lunettes.

E R N E S T I N E

Vous avez là un grand nombre de cartes.

D U P L A N

Ce sont les nouvelles que je destine à mes écoliers, les anciennes ne pouvant plus servir. Voilà cinq ou six fois que je suis obligé d'en changer.

E R N E S T I N E

Mais, monsieur Duplan, il me semble que vous ne devriez pas vous plaindre. Ces changemens sont autant de bonnes fortunes pour vous.

D U P L A N

Ah ! mademoiselle, les événemens politiques me donnent un mal... En vérité on n'apprécie point assez mes travaux... ils sont immenses. . . Enfin, depuis quelques années j'ai reculé les limites de la France, j'ai fixé les frontières Italiennes, j'ai résuscité l'Etrurie, j'ai couronné la Bavière et j'ai arrondi le Duc de Wurtemberg.

E R N E S T I N E

En effet, après avoir fait autant d'ouvrage, on mérite bien de goûter un peu de repos.

D U P L A N, (*s'essuyant le front.*)

A qui le dites vous. . . Mais voyons votre carte, l'avez vous coloriée d'après ma dernière leçon. . . Ah ! ce n'est pas clair, mademoiselle, ces lignes manquent de netteté.

E R N E S T I N E.

Comment voulez-vous que cela soit autrement, elles ont été si souvent renouvelées.

D U P L A N.

Par exemple, votre Etat de Venise est dans une confusion. . . On ne sait à qui il appartient. Anéantissez-moi tout ce jaune, tout ce rouge ; mettez à la place du vert bien foncé : c'est la couleur du royaume d'Italie, elle ne s'effacera pas, je vous en réponds.

E R N E S T I N E.

Et mes montagnes du Tyrol, qu'en dites-vous ?

D U P L A N.

Pas mal, pas mal ; mais qu'elle est cette ligue saillante qui passe par Ulm ?

ERNESTINE, à part.

Ulm ! C'est là que Valmont fut blessé.

DUPLAN.

Et qui, en traversant Munich. . .

ERNESTINE.

Il y entra le premier.

DUPLAN.

Arrive droit à Vienne. . .

ERNESTINE.

Il en partit pour Austerlitz, et depuis [ce tems, nous n'avons reçu aucune de ses nouvelles.

DUPLAN.

Austerlitz. Mademoiselle, vous vous écarterez de la ligne ; revenons à Vienne.

ERNESTINE.

Monsieur, faut-il beaucoup de tems pour revenir de Vienne ?

DUPLAN.

Mademoiselle, il en faut plus pour en revenir que pour y aller.

ERNESTINE.

Ce que vous me dites-là a l'air d'une énigme.

DUPLAN.

Vous en trouverez le mot dans les bulletins de la grande armée. Au reste, si la victoire donne des ailes, le desir de retrouver sa patrie enflamme tous les cœurs, et nous ne tarderons pas à revcir nos braves guerriers. . . Et tenez, en voici un ; je ne croyais pas si bien dire. . .

SCENE XII.

Les Mêmes, VALMONT.

ERNESTINE.

Ciel ! c'est vous, Valmont !

VALMONT.

Ma chère Ernestine ! ah ! quel heureux jour pour moi ! j'ai le bonheur de me retrouver avec vous, et j'apprends que mon oncle Epiménide est enfin rendu à ses amis.

ERNESTINE.

Quel cruel silence vous avez gardé ; quelles inquiétudes vous nous avez données !

VALMONT.

Nous n'avons pas quitté un instant nos armes, comment aurions-nous pu mettre la main à la plume.

DUPLAN.

Mademoiselle. . .

ERNESTINE.

Mon cher Valmont! . . .

DUPLAN.

Allons, elle a perdu la carte, je vois bien que la leçon est finie.

VALMONT.

Mes chefs ont bien voulu donner quelques éloges à ma conduite, je reviens avec le grade de colonel, et j'espère que notre union.

ERNESTINE.

Hélas! mon père tient plus que jamais à une alliance avec M. Legras; il m'en a encore parlé ce matin. Mais vous avez du le voir: il a suivi l'armée, comme fournisseur.

VALMONT.

Des fournisseurs! nous n'en avons vu aucun, et l'armée n'en a pas été plus mal nourrie.

DUPLAN.

Mademoiselle, depuis que M. Valmont est ici, je crois m'apercevoir que vous ne vous souciez plus que je vous fasse voyager dans les pays étrangers; et vous, monsieur, puissiez-vous rester long-tems en France, car chacun des succès de l'armée me donne une besogne. . . . pour Dieu cessez de vaincre, ou je cesse d'être géographe.

VALMONT.

Monsieur, soyez tranquille, faites vos plans à votre aise; en attendant le travail des géographes, l'Empereur a tracé les limites de la France avec la pointe de son épée.

DUPLAN.

Ma foi, ce n'est pas la plus mauvaise manière: c'était ainsi qu'en usait le Grand-Frédéric; et la-dessus, j'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence.

SCENE XIII

Les mêmes, GEORGET, EPIMENIDE, MORANVILLE.

GEORGET.

Nous voici, nous voici, nous descendons de voiture....

M. Valmout ici ! M. Epiménide ! M. Epiménide ! Eh ! vite,
un guerrier de la grande armée.

ERNESTINE.

Chût.

GEORGET.

Qui arrive de Vienne.

VALMONT.

Tais-toi donc.

GEORGET.

De Vienne, en Dauphiné.

EPI MEN IDE.

Le lieutenant Valmont ! où est-il que je l'embrasse ? ..
mais que vois-je, un officier supérieur. . . .

VALMONT.

Votre neveu.

MORANVILLE.

Mon ami, je vous présente ma fille.

EPI MEN IDE.

Quoi, c'est là Ernestine, cette petite espiègle qui aimait
tant les bonbons ! . . . diable ! elle n'a pas perdu son tems...
Ah ! mon ami, tout ce que je viens de voir, tout ce qui
m'entoure, me cause un étonnement. . . .

MORANVILLE.

N'est-ce pas que vous avez trouvé la capitale un peu
changée ?

EPI MEN IDE.

J'en suis encore stupéfait. Vous avez jusqu'ici refusé de
m'apprendre tout ce qui s'est passé, mais à en juger par
ce que vous venez de me faire voir, il paraît que ceux qui
nous gouvernent ne sont pas des Epiménides, mon ami,
ils de s'endorment pas.

MORANVILLE

Non, sans doute.

EPI MEN IDE

A l'époque de mon assoupissement, on ne s'occupait
partout qu'à détruire, comment, aurais-je pu prévoir qu'à
mon réveil je trouverais tout reconstruit ?

ERNESTINE

C'est que nous avons un bien habile architecte.

EPI MEN IDE

Par tout, j'ai aperçu d'anciens travaux finis ou de nou-
veaux ouvrages commencés, d'un côté, des quais magni-
fiques ; des ponts nombreux qui facilitent les communi-
cations ; de l'autre de vastes plans et d'utiles embellissemens :
ici, des monumens qui attestent la gloire des héros et la

reconnaissance des peuples ; mais avec quelle joie surtout, j'ai vu qu'on s'occupait de terminer le Louvre, ce superbe édifice, reste précieux de la grandeur de nos rois.

M O R A N V I L L E .

Tout cela n'est rien, mon ami, nous jouissons d'autres édifices bien plus solides encore, un Code civil, ouvrage de la sagesse, nous a été donné par le génie ; la justice a repris ses droits, les temples sont rouverts, les chefs-d'œuvres des arts embellissent nos musées, les sciences font chaque jour de nouveaux progrès, enfin le besoin de la paix et de la concorde a remplacé par tout l'esprit de haine et de faction qui nous a si long-tems désolé.

E P I M E N I D E

Si tout ce que vous me dites est vrai, l'intérieur ne saurait mieux aller ; mais les armées, dans nos plus grands malheurs, c'est toujours en elles que j'ai placé mon espoir... et ce diable de Sowarow. .

M O R A N V I L L E

Il est mort.

E P I M E N I D E

Mort ! n'est-ce pas une nouvelle de médecin ?

M O R A N V I L L E

Ecoutez votre neveu, il vous parlera mieux que moi de notre gloire militaire.

V A L M O N T

Rassurez-vous, mon oncle, depuis l'heureux jour qui a lui pour la France, nos armées toujours triomphantes ont repris leur premier ascendant. Comment pourrais-je vous dire toutes nos victoires ? elles surpassent celles dont parle l'antiquité . . . Aujourd'hui même, après avoir conquis la capitale de l'Autriche et dispersé des légions qui passaient pour invincibles, nous arrivons des frontières de la Pologne, ayant formé au tour de la France un faisceau de peuples amis, d'alliés fidèles, et rapportant de nombreux drapeaux qui attesteront à jamais le génie du héros qui nous commande, et la valeur du soldat qui est fier de lui obéir.

E P I M E N I D E

Mes amis, à en juger par vos figures, j'avais cru d'abord n'avoir dormi que quelques années, mais d'après tous les prodiges que j'ai vus, d'après ceux que vous me racontez j'ai dormi pour le moins un demi siècle.

E R N E S T I N E

Mais, non monsieur, nous sommes en l'an 1806.

(19)

E P I M E N I D E,

1806 ! vous me trompez. . . cela n'est pas possible ! c'est de toute impossibilité ! . . . A moins p^our tant qu'il ne soit arrivé d'Égypte.

M O R A N V I L L E

Précisément.

V A L M O N T

Depuis lors , il nous a toujours commandés et maintenant c'est lui qui nous gouverne.

E P I M E N I D E

Ah ! puisqu'il en est ainsi , je ne m'étonne plus que tout aille si bien.

S C E N E X I V.

Les Mêmes , G E O R G E T , (*ouvrant les deux battans.*)

G E O R G E T

Ouvrez toutes les portes.

M O R A N V I L L E

Eh ! bien , que fais-tu là Georget ? Est-ce qu'il nous arrive quelque grand personnage ?

G E O R G E T

... C'est qu'on vient de m'annoncer l'arrivée de M. Legras ; et comme au bout de chaque campagne , il revient avec un peu plus d'embonpoint , j'ai pensé que cette fois-ci , il fallait ouvrir les deux battans.

S C E N E X V.

Les Mêmes , L E G R A S.

L E G R A S , *d'une voix foible.*

Bon jour , mon ami ; bon jour.

M O R A N V I L L E

Mais où est donc Legras ?

L E G R A S.

Me voici.

G E O R G E T

Ah ! M. Legras , comme vous êtes maigre !

E P I M E N I D E

Que vous est-il donc arrivé ?

M O R A N V I L L E

Auriez-vous fait une maladie ?

LEGRAS

Hélas ! non , mais je suis exténué de fatigue , vous savez que je fus appelé à l'armée comme munitionnaire , eh bien , j'ai eu beau courir , je n'ai jamais pu la rejoindre.

MORANVILLE

Comment donc ?

LEGRAS

Que diable voulez-vous , ces maudites troupes ont toujours couru la poste ; moi , je n'ai pas pu voler.

EPIMENIDE

Ah ! que je vous plains !

LEGRAS.

Je ne suis pourtant pas descendu de cheval ; harassé , fatigué , abimé , j'ai le corps tout perelus , quand je suis arrivé à Vienne , tout était fini.

MORANVILLE.

Vous venez sans doute réclamer la main de ma fille ?

LEGRAS.

Ah ! mon ami , après la campagne que j'ai faite , je ne suis guères en état d'en recommencer une autre ; je vois d'ici quelqu'un qui est bien fait pour obtenir de nouveaux succès.

EPIMENIDE.

Oui , mon ami , ces deux jeunes gens se conviennent , achevez de rendre la journée heureuse , en consentant à leur union.

MORANVILLE.

En effet , mon ami , comme médecin , je ne peux pas vous permettre le mariage , et pour vous refaire un peu , si vous vous en rapportez à mon ordonnance , je vous conseille la fourniture du régiment de Valmont.

LEGRAS.

A la bonne heure. (*On entend le canon , Georget sort*)

EPIMENIDE.

Qu'entends-je ?

GEORGET *reçoit en criant.*

Il est arrivé , il est arrivé ! la paix , la paix !

(*il regarde à la croisée.*)

E P I M E N I D E.

La paix ! puisse-je ne pas m'endormir tout le tems qu'elle durera.

M O R A N V I L L E.

Mon ami, j'espère que vous veillerez long-temps.

G E O R G E T *rentrant.*

M. le docteur, encore un régiment qui arrive, c'est des grenadiers ; tout le quartier est en mouvement, les bateliers, les batelières, les jardiniers, les jardinières. . . . Ecoutez les tambours, les fifres.

M O R A N V I L L E.

Descendons mes amis, allons prendre part à la joie publique, et voir la réception qu'on fait à nos braves. (*Tout le monde sort.*)

S C E N E X V I et Dernière.

Le Théâtre change, et représente la grande allée du Jardin des Plantes. Un régiment de grenadiers, avec son colonel à la tête, entre, précédé de bateliers et batelières, de jardiniers et jardinières, pourtant chacun une branche de lauriers. La troupe défile devant le public, et va se ranger en bataille dans le fond du théâtre ; les jardiniers, mariniers, se portent de chaque côté de l'avant-scène, de manière que le tout forme le chartrôn. Les acteurs se réunissent au milieu.

V A U D E V I L L E.

Air : *de la Pipe de tabac.*

É P I M É N I D E.

Pendant les malheurs de la France,
 Entourés de dangers nombreux,
 On reposait sans confiance,
 On tremblait en ouvrant les yeux.
 Aujourd'hui la discorde éteinte
 Nous donne un paisible sommeil :
 Et l'honnête homme attend sans crainte
 L'heureux instant de son réveil.

GEORGET.

Le premier jour qu'on se marie,
On est content, on est joyeux;
La nuit une douce insomnie
Empêche de fermer les yeux;
Et si l'Hymen d'humeur lambine
Nous laisse céder au sommeil,
L'Amour malin qui nous lutine
Sonne à chaque instant le réveil.

MORANVILLE.

Un héros cher à la patrie
Pour la défendre arme son bras,
Et court chercher en Moravie
La paix, doux fruit de vingt combats,
Chacun veut le revoir en France.
Un jour, au lever du soleil,
L'airain annonce sa présence,
Pour Paris quel heureux réveil!

VALMONT.

De sa brillante destinée,
Notre bonheur sera le fruit,
Titus employait sa journée,
Il ne perd pas même une nuit.
Il semble ainsi doubler sa vie,
Et quand chacun cède au sommeil,
Pour lui la gloire et le génie
Sonnent le moment du réveil.

ERNESTINE.

Celle qui par sa bienfaisance
Avec lui règne sur nos cœurs,
De tous les malheureux, en France,
Aura bientôt séché les pleurs:
Elle adoucit leur destinée,
Et fuyant l'éclat, l'appareil,
Chaque jour, dans toute l'année,
Un bienfait marque son réveil.

(*Évolution militaire, après laquelle on danse un pas.*)

GEORGET.

M. le docteur, chantez-nous donc la ronde des bateliers
de la rapée.

MORANVILLE.

Volontiers mes amis.

R O N D E.

Air : *Des bateliers de Saint-Cloud.*

Livrons nous tous à l'espérance,
 Nous-allons revoir nos enfans ;
 La paix qui règne sur la France
 Les rend à nos embrassemens :
 Par tout renaît la confiance
 Et notre honneur durera ,
 Tant qu'la rivière coule , coule , } Bis en
 Tant qu'la rivière coulera. } chœur.

Des mers son unique partage
 Eh quoi ! l'Anglais nous exeluera !
 Pense-t-il donc qu'un héros sage
 A ce traité consentira :
 Par ses soldats et son courage ,
 Oui , pour tout le monde il fera. . . } Bis en
 Que la rivière coule , coule , } chœur.
 Que la rivirre coulera.

Hier l'innocente Perrette,
 Donne un rendez-vous à Colin ;
 Lorsqu'il l'attend sous la coudrette
 La friponne est avec Lubin.
 En naissant la femme est coquette
 Et coquette elle restera,
 Tant qu'la rivière coule , coule , } Bis en
 Tant qu'la rivière coulera. } chœur.

Long-tems encore puissions nous vivre
 Sous le plus sage des héros ;
 Puisse-t-il un siècle poursuivre
 Le cours brillant de ses travaux :
 Notre amour saura lui survivre
 Et sur les cœurs il régnera. . . } Bis en
 Tant qu'la rivière coule , coule , } chœur.
 Tant qu'la rivière coulera.

La troupe s'avance jusqu'à l'avant-scène ; elle fait le mouvement en joue , les bateliers et batelières mettent leurs branches de lauriers dans les canons de fusils , la troupe recule et le rideau baisse aux cris de vive l'EMPEREUR !

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp. , rue du Faubourg-Monmartre , au coin du Boulevard , N. 4.